

rejeter », lui aussi, est « réactionnaire ». Enfin, les appels émanant des rebelles à abolir tous les chefs reçoivent leur qualification définitive : « C'est de l'anarchisme extrême, c'est très réactionnaire¹⁰³ »... Le soutien de Mao faisant défaut, et à travers lui celui de l'armée, la RC est de fait annulée. L'horizontal était trop suspendu au vertical, et n'avait pas le premier de ses moyens propres. Bilan déprimant : les structures de l'État-parti se trouvent *in fine* reconstituées presque à l'identique.

10. Il n'est pas nécessaire d'insister davantage pour au moins convaincre que l'épisode de la RC est d'une importance centrale s'il s'agit de méditer les échecs ou les sorties de route révolutionnaires – en réalité, c'est peut-être ça l'alternative à conjurer : échec ou sortie de route. Névralgique en effet, et spécialement sous le rapport des questions que nous discutons, parce que ce qui se trouve mis à l'épreuve dans la libération du chaos violent, c'est l'anthropologie de la disconvenance – ou plutôt son opposé ! S'il y a bien une chose à tirer de la RC, et qui force à en réfléchir l'expérience, c'est combien les meilleurs attendus politiques du monde peuvent finir terriblement. On sait bien le parti qu'en tire la pensée de droite pour déclarer forclos toute idée révolutionnaire – depuis 1789... Cependant, si elle ne procède que par déni massif, la pensée de gauche n'en fournira qu'un équivalent renversé. En tout cas, ici, la disconvenance s'est donné carrière à grand spectacle, et on aura du mal à faire l'impasse. Voilà donc peut-être ce qu'appellerait la méditation de la RC : l'enquête d'une anthropologie structuraliste des passions. Des passions politiques, évidemment, mais pas seulement.

Nous voilà une fois de plus reconduits à la controverse des anthropologies « négatives » (de l'homme

mauvais). Dont l'imaginaire du « vivre sans » ne veut pas voir qu'il y a deux manières de les critiquer. C'est qu'on peut, ou bien proposer que la part mauvaise n'épuise nullement ce dont l'homme « par nature » est capable (« *lupus et deus* »), mais tenir que cette part « mauvaise » existe et qu'elle est un problème (politique) ; ou bien soutenir qu'il n'y a en lui que le « meilleur » et qu'y voir autre chose c'est déjà être un collaborateur du Léviathan. À tous ceux qui, dans cette ligne, considèrent que la concorde est de soi, il faudrait demander ce que leur inspire la RC, cette admirable intention de défaire la capture, et les abominations qui s'en sont suivies. Et, comme la logique n'est pas le fort des anthropologies « positives », il faudra les convaincre également que dire le désastre bien intentionné de la RC n'entraîne aucune thèse quant à une supposée nature « essentiellement désastreuse » des intentions telles que celles de la RC. Évidemment, ceci précisé, le problème que cette expérience historique nous laisse sur les bras demeure entier : sortir de l'alternative entre la capture et le chaos.

On a évoqué tout à l'heure les cas du Chiapas et du Rojava qui, à la lumière de la RC, apparaissent comme des antidotes – pour le coup méditer les réussites, c'est bien aussi. L'erreur, cependant, serait d'en faire des expériences immédiatement transposables, détachées de leurs conditions locales de possibilité, très particulières, et en fait peu reproductibles – ce qui ne veut en aucun cas dire qu'il n'y a rien à en tirer *pour nous*. Mais, par exemple, le ruralisme du Rojava¹⁰⁴ s'associe à un niveau de vie matériel où l'on fera difficilement revenir des sociétés comme la nôtre, sauf énorme catastrophe – tu me diras que le climat y œuvre ! Chiapas et Rojava ont, de plus, ce statut d'enclaves temporairement viabilisées, mais dont on ne sait pas comment elles

résisteraient à un tournant très hostile de leur environnement géopolitique. Bref, tout n'est pas transposable. Ce qui ne veut pas dire que rien ne l'est. Ce qu'on voit bien dans l'une et l'autre expérience, et qui pour le coup est d'une grande généralité, c'est qu'elles s'approchent d'un agencement original du constituant et du constitué – sans doute celui que recherchait également la RC, mais que ses orages passionnels politiques l'ont empêchée de stabiliser. Cet agencement réussit le tour de force de défaire le rapport d'extériorité mutuelle du constituant et du constitué, et de faire en quelque sorte entrer, mais à titre permanent, le constituant *dans* le constitué – je veux dire de l'y faire entrer consciemment et pratiquement, puisque ontologiquement il y est toujours. Évidemment, ceci suppose d'en avoir fini avec le fantasme de *la vie sans institutions*, celui-là même qui aura commandé toute notre discussion. Il faudrait être tout à fait égaré pour soutenir qu'au Chiapas ou au Rojava il n'y a pas d'institution – dans le cas du Rojava, les choses sont carrément claires : il y a une *Constitution*.

Donc, il y a des institutions. Mais qui incluent « constitutivement » le travail de la puissance constituante, sous un certain mode de présence. Dont on voit assez les principales caractéristiques – elles n'ont rien de vraiment neuf : l'autonomie relative maximale des niveaux locaux, le caractère fédératif de l'ensemble, la rotation des délégués dans les instances de tous niveaux. C'est cette rotation qui porte l'infusion constante du constituant dans le constitué. Mais cette rotation elle-même *est* une institution. Une institution, ou si l'on veut une méta-institution, paradoxale puisqu'elle irrigue toutes les autres institutions et leur donne leur jeu particulier : le jeu de la capture déjouée, ou du moins contenue. Pour faire image, il s'agit d'inven-

ter un nouvel état de la matière politique, qui nous fasse échapper à l'alternative de l'institution « hors de portée » (hors de portée de qui d'ailleurs ? les institutions sont rarement hors de portée de *tout le monde*) et du « sans institution »... impossible, et ceci – c'est un point d'importance – à des échelles autres que locales-communautaires, c'est-à-dire impossible aux échelles congruentes à la division du travail. À quelle échelle se déploie la division du travail soutenant un niveau de vie matérielle qui n'est pas trop déraisonnablement réduit ? C'est à cette échelle que devront se constituer les (une partie des) institutions politiques. Ici, retour au matérialisme : le problème tout à fait premier, c'est la reproduction matérielle collective – la persévérance (nécessairement) collective mais au sens le plus basal. C'est cette clause d'échelle, sur laquelle les propositions d'isolats alternatifs font systématiquement l'impasse, qui rend le problème de la configuration institutionnelle d'ensemble si compliqué. Et c'est cette même clause qui, pour poursuivre ma métaphore, force à la recherche de nouveaux états de la matière politique, des états hybrides, équivalents de ce que sont les cristaux liquides, qui conjoignent les propriétés des deux phases élémentaires (solide, liquide). Les physiciens qualifient ces états de « mésomorphes » – formes intermédiaires. Donc voilà : il nous faut inventer en politique l'équivalent des états mésomorphes et, pourrions-nous même ajouter, des États mésomorphes, si l'on appelle « État » un certain ensemble humain (à échelle macroscopique) appareillé dans une certaine configuration institutionnelle.

11. L'histoire nous laisse donc avec un mélange de problèmes et d'espairs, de précédents à faire croître et d'autres à conjurer. Elle nous laisse aussi avec

ses figures caractéristiques, celles mêmes que tu as nommées dans ta question : sectionnaires, communards, soviets, gardes rouges. Or ces figures, toutes, nous disent et le nombre qui fait l'histoire, et le tragique que fait l'histoire. Il ne serait peut-être pas inutile d'y ramener certaines tendances de la pensée politique contemporaine, comme celle, par exemple, qui semble faire de la « cabane » son concept central et sa promesse d'avenir. Entends-moi bien : j'ai le plus grand respect pour ceux qui construisent des cabanes, et qui y vivent. Comme je te l'ai dit, le devenir zadiste des Gilets jaunes, qui se sont mis à monter des cabanes qu'on croyait réservées à Notre-Dame-des-Landes, m'a semblé l'une des choses les plus enthousiasmantes, émouvantes même, de ce mouvement. Si la sédition contemporaine commence par des cabanes, il n'y a là-dedans rien que de très réjouissant. Ce ne sont donc certainement pas aux vrais habitants des cabanes que je pense – pour ma part, je sais que je n'y vivrais pas, ce qui signifie que je mesure ce qu'il peut en coûter d'y vivre. Non, je pense plutôt à cette frange caractéristique de la vie culturelle parisienne, qui n'y vit pas davantage que moi mais s'est empressée d'en faire un motif permettant de toucher à tous les guichets : les profits symboliques de radicalité doublés par les tranquillités institutionnelles d'innocuité. C'est qu'entre les cabanes des ronds-points et les guillotines (pourtant en carton...) des mêmes ronds-points, le sens pratique de l'intellectualité radicale-chic sait très bien lesquelles célébrer et lesquelles ne pas. Faisons l'apologie de la forêt, des huttes et, dans la division du travail, laissons les voitures brûlées à d'autres. Or les cabanes des ronds-points sont inséparables de l'émeute sur les Champs, qui en a été le prolongement direct. En bonne logique, l'apologie des cabanes devrait trouver une ou deux

choses à ajouter sur la vaisselle du Fouquet's ou le boxeur de CRS – *hic Rhodus hic salta*. Et de même pour les évocations lyriques des zones à défendre qui devraient comprendre des évocations des moyens concrets de défendre les zones.

À cet égard, je ne peux pas m'empêcher de voir dans le motif des cabanes aux mains des intellectuels autre chose qu'une sorte d'aveu projectif, involontairement autoréférentiel : la cabane, c'est le lieu où vont se cacher les intellectuels qui ne veulent pas avoir à connaître du tragique de l'histoire, de la violence de l'histoire quand il s'agit de renverser un ordre de domination. Les cabanes leur sont une cabane : bien au chaud dans la cabane des cabanes, on parle des cabanes – plutôt que des pavés. Radicalité/innocuité, ou plutôt radicale innocuité. C'est pour ça que je trouvais utile d'évoquer la RC qui est le terme à plus violent contraste avec les « cabanes », je veux dire avec l'usage précieux des cabanes intellectuelles (par opposition aux cabanes réelles, celles auxquelles on a envoyé les blindés de la gendarmerie). La RC, ce sont les masses, comme étaient masses les sans-culottes et les communards. Spectaculaire mise en regard : d'un côté les forces de l'histoire, de l'autre la poésie des cabanes. « De cette façon un oiseau répond, en donnant ses raisons, même si on ne lui a rien demandé [...]. Il répond en particulier à cette question aujourd'hui ineffaçable : pourquoi vivre autrement ? Parce que l'oiseau [...]. Pourquoi lutter ? Parce que l'oiseau¹⁰⁵ » – échantillon de philosophie politique des cabanes. À coup sûr, Bolloré et Niel sont décomposés. Expérience de pensée : imaginer un Lénine lisant ça.

Des cabanes à l'oiseau, et de l'oiseau à la forêt – dont on peut craindre qu'elle ne connaisse bientôt un engouement semblable. Et là encore, il s'agit de faire convenablement quelques indispensables distinc-

tions. Entre ceux qui y vivent et y expérimentent pour de bon, et ceux qui n'en feront qu'un motif lyrique de plus. Que la forêt soit un lieu d'expérience particulière, qu'elle soit en quelque sorte le réactif qui nous fait voir pleinement ce que sont devenues nos existences dans l'ordre capitaliste, c'est une évidence sensible qu'éprouve quiconque s'y avance pour de bon – comme du reste dans n'importe quel autre milieu puissant, la mer ou la montagne. La question est alors de savoir ce qu'on peut faire politiquement de cette expérience. Sans doute, pour commencer, tout simplement, la propager, comme le fait par exemple Jean-Baptiste Vidalou¹⁰⁶, inviter à la faire, invitation à une réforme de la sensibilité qui est probablement le prérequis à toute autre chose. Et puis instruire un procès, le procès de la destruction et des destructeurs. Mais ensuite ? Peut-on tenir l'« être-forêts » pour la proposition d'une forme politique ? Au point où nous en sommes, nous connaissons la réponse : ou bien la proposition restera de l'ordre de l'isolat, à supposer d'ailleurs que ce genre de fuite soit encore toléré – et il y a lieu d'en douter de plus en plus après Notre-Dame-des-Landes –, ou bien l'on tombera de nouveau sur le problème du grand nombre. Le problème du grand nombre, c'est qu'à l'évidence on ne fera pas une forme politique macroscopique avec la forêt. La forêt a donc évidemment des vertus politiques, mais sans doute pas jusqu'où l'on croit. Sauf pour les intellectuels qui y trouvent de parfaites occasions de simulacres sans suites, les cabanes et la forêt sont des figures de marge. Avec l'avantage que c'est de la marge que naissent souvent les idées de mise en cause du centre, et l'inconvénient que rester-marge c'est, par construction, laisser perdurer le centre. Il n'y a pas plus de forme politique « pirate » qu'il n'y a de forme politique « forêt », du moins à une échelle autre que locale. Et ceci même si « pirate » et

« forêt » donnent beaucoup à penser. Pour s'accomplir politiquement cependant, la marge doit accepter de perdre son être-marge, c'est-à-dire de n'être que le lieu des devenir-minoritaires et des anachorètes, des stylites et des stylistes. L'antinomie des virtuoses et du nombre décidément ne nous lâche pas.

IV. Sans travail ? sans argent ?

(« sortis de l'économie »)

1. *En finir avec le travail (la solution de la ZAD)* (223-228) 2. *En finir avec le travail (la solution de Fricol)* (228-234) 3. *Dicté du travail, échange marchand, argent (moins faciles à rompre)* (234-240) 4. *Un autre régime de division du travail* (240-245) 5. *Modifier nos normes matérielles (qui peut quoi ?)* (245-254) 6. *Entre décrochages individuels et mouvement de masse* (254-259)